

## COMPTES RENDUS

**Nadir Marouf, *Les fondements anthropologiques de la norme maghrébine. Hommage à Jacques BERQUE*. Paris, L'Harmattan-CEFRESS (Université de Picardie, Jules Verne), 2005, 324 p.**

Le présent ouvrage de Nadir Marouf, est paru à un moment où le débat sur l'anthropologie maghrébine et sur le Maghreb, devient de jour en jour, plus intense, interpellant les divers courants de la discipline.

Par les nombreux thèmes qu'il aborde, le lecteur est amené à se demander desquelles de ces disciplines, de la sociologie ou de l'anthropologie peut se réclamer l'œuvre de Nadir Marouf?

En tout état de cause, cet ouvrage constitue incontestablement, une contribution notoire à la connaissance socio-anthropologique du Maghreb ; car il est bien difficile de cantonner cette œuvre au seul ensemble algérien, tant les spécificités ethniques, sociales culturelles et religieuses et les pratiques de tous genres (agraires, pastorales, hydrauliques, festives etc.) et les modes de vie dans leurs diversités les plus larges (citadines, villageoises, bédouines sahariennes etc.) qui caractérisent le corps social maghrébin relèvent des mêmes fondements anthropologiques, comme l'annonce explicitement l'intitulé de l'ouvrage.

Si l'auteur a tenu, à travers ce livre où, il a compilé l'essentiel de ses travaux, à rendre hommage à Jacques Berque; c'est pour ainsi dire, mieux souligner la filiation intellectuelle qui l'avait depuis très longtemps lié à la pensée du grand maître, et, rappeler par la même occasion, la place primordiale qu'avait toujours occupée le problème de la norme maghrébine dans la sociologie berquienne.

Est-il néanmoins trop tard pour que cet hommage soit rendu au grand maître ? Le livre de Nadir Marouf arrive à point nommé pour prouver que, l'hommage n'est pas une question de temps mais éminemment de reconnaissance et de fidélité à la pensée du grand sociologue (disparu en 1995) qui n'avait eu de cesse de former et d'encourager au moins deux générations de sociologues, d'anthropologues et d'islamologues maghrébins et arabes. C'était, au demeurant, le moins que pût faire Nadir Marouf qui fut l'un des plus proches disciples et amis de Jacques Berque.

Dans un de ses textes, Nadir Marouf, rend également hommage à Pierre Bourdieu, un autre sociologue (disparu en 2002), dont l'œuvre a été durant toute sa vie, pleinement inspirée par sa rencontre avec les

réalités algériennes à des moments aussi tragiques que la guerre de libération ou de la décennie noire, mais aussi à des moments de généreuses et accueillantes retrouvailles avec la terre et les hommes d'Algérie.

Afin de restituer à son œuvre toute la cohésion voulue et, en rendre ainsi, la lecture aisément accessible à tous, l'auteur a conçu l'ouvrage sous forme de recueils de textes dont il a eu l'obligeance de thématiser chacune de ces six parties représentant les divers champs de ses études et recherches socio-anthropologiques, qu'il nous fait d'ailleurs parcourir du haut de ses quarante ans de carrière universitaire, merveilleusement jalonnée par une superbe production éditoriale ne représentant pas moins d'une trentaine d'ouvrages publiés sans compter la grande masse d'études, de cours, et de notes diverses restées inédites.

De ce point de vue, le grand mérite de l'auteur est non seulement d'avoir rassembler ses travaux, mais aussi de nous avoir permis de suivre étape par étape, au grès de la focalisation de ses centres d'intérêt, l'évolution d'une pensée en perpétuelle construction, dont la fécondité se reflète parfaitement à travers la diversité des aires et des domaines d'investigation socio-anthropologique sur lesquels il a intervenu.

Ce n'est, cependant pas, sans ressentir une touche de sympathie que le lecteur aborde, une partie de l'introduction dans laquelle, l'auteur nous livre certains aspects de sa vie et de sa carrière, sur lesquels, il était resté longtemps très discret. Au-delà de la simple introspection, Nadir Marouf nous fait découvrir une succincte, mais très dense autobiographie retraçant les moments forts de sa vie, notamment de jeune lycéen dont l'engagement politique lui fit connaître les premières démêlés avec les forces de répression coloniale. Dans la continuité de son parcours, intellectuel cette fois-ci, N. Marouf, nous explique les conditions dans lesquelles il a fait la connaissance de Jacques Berque, non sans s'être préalablement initié à sa pensée clairement exprimée dans son ouvrage, *Le Maghreb entre deux guerres* ; en parallèle duquel, il fut précocement attiré par un des chefs de file du structuralisme en anthropologie à l'époque, Claude Lévi-Strauss, notamment par le biais de son maître-livre, *L'Anthropologie structurale*. Œuvres qui ont été de l'aveu de l'auteur, déterminante dans le choix de son métier de sociologue.

Il reste néanmoins clair que cet ouvrage, en plus de l'apport enrichissant qu'il apporte à la bibliothèque sociologique et anthropologique, vient combler un hiatus considérable des œuvres et travaux de Nadir Marouf qui, ne sont pas tous faciles à trouver parfois même dans les centres de documentation les plus spécialisés.

Du livre ne se dégage pas en fin de compte que les préoccupations socio-anthropologiques, l'auteur nous fait découvrir un autre domaine, apparemment lié à ses mêmes préoccupations, mais avec une charge supplémentaire de passion personnelle qui est celui de la musique andalouse à laquelle, il consacre une grande partie de son temps non seulement comme ethno-musicologue, mais également comme mélomane très averti.

La publication de cet ouvrage, en espérant qu'il ne soit pas le dernier de l'auteur, se veut tout d'abord une rétrospective vivifiante d'une œuvre originale et pleine d'enseignements dont la pertinence et la diversité des thèmes de recherche abordées constituent une des originalités de ce livre. Aussi bien les praticiens des sciences sociales que le grand public ne manqueront pas d'en tirer un grand profit.

**Saddek Benkada**

***L'anthropologie du Maghreb. Les apports de Berque, Bourdieu, Geertz et Gellner, Paris, Awal/Ibis Press, 2003 (sous la dir. de Lahouari Addi), 212 pages.***

Cet ouvrage rassemble les Actes du colloque organisé à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon en 2001 sous la direction de L. Addi. Il est intéressant à tout point de vue et, notamment, par l'importance des auteurs auxquels il est consacré, ainsi que par ses objectifs explicités : 1) tenter de faire le bilan des apports théoriques et méthodologiques des auteurs retenus, évaluer l'impact de leurs travaux sur la connaissance socio-anthropologique et politique du Maghreb et 2) inaugurer « une étape post-bourdiesienne, post-geertzienne, post-gellnerienne et post-berquienne pour penser les sociétés maghrébines dans leur historicité et leurs contradictions » (p. 12).

Concernant le premier objectif, on peut dire que les différentes contributions y répondent plutôt bien. Les œuvres des quatre auteurs sont lues, et appréciées les unes relativement aux autres, au travers des principaux concepts, théories ou méthodologies qui leur sont propres. Ainsi en est-il du modèle segmentaire chez Gellner (G. Albergoni : « Anti anti-segmentarisme : pour un modèle rectifié » ; H. Roberts : « Gellner et la segmentarité au Maghreb – à propos de l'analyse des champs

politiques maghrébins » ; Z. Ould Ahmed Salem : « Une segmentarité d'Etat ? Tribus et politiques en Mauritanie à partir de l'approche de Gellner ». De la mise en parallèle postulée entre deux courants religieux (M. Larroye : « Réformisme musulman et Protestantisme chez Gellner : intérêt et limites d'une comparaison »). Des oppositions théoriques et épistémologiques entre deux des auteurs discutés (H. Rachik : « Chose et sens : réflexion sur le débat entre Gellner et Geertz »). De l'« approche miniaturiste » développée par Geertz (B. Salhi : « L'approche du sacré et du changement religieux chez Geertz : quelle pertinence pour le cas algérien ? »), comme de son orientation interprétative (G. Bohman : « L'islamisme radical au Maghreb : entre anthropologie interprétative [Geertz] et anthropologie réflexive [Bourdieu] »). Des notions de « capital social » (L. Addi : « P. Bourdieu revisité : la notion de capital social »), d'« habitus » (H. Iliahane : « La mobilité sociale des Haratines dans le Sud marocain : de la pertinence du concept de l'habitus de Bourdieu », et de « domination symbolique » (T. Yacine : « Du prolétariat et de la paysannerie en Algérie : pour une archéologie de la domination symbolique »). De l'intérêt pour le rural, les villes et l'urbain maghrébin et musulman chez Berque, « l'homme des deux rives », de même que ses vues théoriques sur les « changements sociaux » et les « résistances aux changements » dans le Monde musulman actuel (M. Kerrou : « J. Berque, les villes et l'urbain au Maghreb et en Islam »).

Souignons, après cette énumération complète des contributions, l'effort remarquable des participants pour confronter concepts, théories ou méthodologies des « maîtres » aux données empiriques du terrain qu'ils connaissent eux-mêmes pour l'avoir pratiqué. Cette référence à la réalité des faits fonde solidement leurs lectures critiques.

Reste l'autre objectif du colloque, nettement plus ambitieux, où il s'agit d'ouvrir une ère nouvelle dans les études sociologiques et anthropologiques relatives au Maghreb, et d'amorcer ainsi un dépassement épistémologique par rapport aux travaux des quatre auteurs en cause. Or, force est de le constater, de ce point de vue, l'ouvrage n'est pas aussi convaincant que le voudrait L. Addi. Hormis « l'incapacité de l'université maghrébine à se constituer en un lieu autonome de production de savoirs » (p. 13), il n'explique pas comment l'on pourrait entreprendre cette nouvelle étape de recherches censées aller au-delà des travaux des auteurs occidentaux. Néanmoins, c'est dans les deux textes signés par lui qu'on peut déceler, comme en filigrane, une voie de réflexion certainement heuristique.

Reprenant à son compte l'idée de C. Geertz selon laquelle la « préoccupation cachée » des anthropologues du XX<sup>e</sup> siècle (C. Lévi-

Strauss, E. Evans-Pritchard, Malinowski, etc.) est surtout « de montrer l'universalité de l'Occident et la supériorité de leur civilisation sur tout le globe » (p. 9), ajoutant, à propos de Bourdieu, qu'il fait, lui aussi, partie de ces « anthropologues qui sont allés dans les régions exotiques découvrir la vérité sur leurs sociétés » (p. 156), L. Addi semble hésiter à pousser plus loin sa réflexion et à tirer la conclusion qui s'impose : si tant d'éminents chercheurs (parmi lesquels C. Geertz lui-même, à travers la méthodologie « interprétative » qu'il a initiée !) n'ont utilisé l'anthropologie que pour répondre aux questions de leur « civilisation occidentale », c'est peut-être parce que cette anthropologie-là n'est au fond conçue que pour cette visée précise. Il serait donc incorrect de penser que tous ces anthropologues se sont « trompés » pour ce qui est de leur saisie des « autres » sociétés et cultures.

En revanche, les chercheurs issus de ces « autres » sociétés, en l'occurrence des sociétés maghrébines (et, le fait mérite d'être souligné, la majorité des auteurs de ce livre est manifestement d'origine maghrébine), qui se mettent à leur tour à jouer le « jeu anthropologique », pour reprendre l'expression de C. Lévi-Strauss, donc ces chercheurs « indigènes », eux, pourraient bien être dans l'erreur en croyant qu'ils vont faire « mieux » que leurs devanciers et collègues occidentaux, c'est-à-dire réussir à dire la « vérité » sur leurs propres sociétés en empruntant la *même* anthropologie. De toute évidence, ils ont mieux à faire que de reproduire le discours anthropologique en place : reprendre à ses fondements épistémologiques et socioculturels ce même discours qui s'est érigé, le fait est dit et prouvé, en l'absence des « autres » ; le reprendre moins pour le critiquer (car, cela revient à enfoncer des portes ouvertes !) que pour y concrétiser d'autres positions épistémologiques inspirées par d'*autres* modes d'être et de penser, les *leurs* précisément.

Tout bien pesé, l'intérêt de cet ouvrage collectif va au-delà des auteurs qu'il met en question ; il réside dans sa tentative de mise en place des conditions d'un remaniement épistémologique fondamental concernant l'anthropologie sociale et culturelle (ou l'ethno-anthropologie, expression aujourd'hui courante en France) dans laquelle se pense la modernité (dans toutes dimensions, y compris le religieux et le politique) qui affecte aujourd'hui toutes les sociétés, à des degrés divers. Par exemple, on apprend dans l'ouvrage que cette discipline est de « retour » dans les universités algériennes où elle avait été bannie durant des décennies sous le prétexte d'être une « science coloniale ». On ne peut évidemment que saluer un tel événement. Mais si c'est pour rivaliser avec les ethno-anthropologues occidentaux, copier leurs rôles et répéter à la lettre leurs démarches dans leurs propres sociétés prises comme « objet d'étude », les

chercheurs algériens ne feront que perpétuer l'illusion de connaissance soulignée par L. Addi. Assurément, il leur faudra faire œuvre originale en mettant à profit leur indépendance intellectuelle ainsi que leurs spécificités socioculturelles mêmes, comme l'entrevoit déjà M. Panoff dans *Ethnologie : le deuxième souffle* (Paris, Payot, 1977, p. 72-73) : « C'est vraisemblablement aux peuples hier colonisés que reviendra la tâche d'*inventer* dans quelques décennies un mode de pensée qui reconnaîtra la différence et posera l'Autre comme autre sans engendrer un mouvement de rejet. D'avoir été successivement des deux côtés de la barricade en si peu de temps et alors que le maître à penser occidental piétinait dans son autocritique, ils devraient tirer la force de réussir là où nous avons échoué. » (C'est l'auteur qui souligne).

Il ne s'agit pas de s'isoler, de se mettre hors de l'ethno-anthropologie établie pour autant ; car nous, d'« ici » ou de « là-bas », sommes du même monde.

**Nadia Mohia**

**Auguste Veller, *Monographie de la commune mixte de Sidi Aïch (1888)*, Paris, Ibis Press, 2004, 94 pages.**

La préface de Fanny Colonna suivie de la présentation de Djamil Aïssani et Judith Scheele ne sont pas de trop pour aborder ce modeste et précieux ouvrage écrit dans les années 1880 par un jeune instituteur sur la région de Kabylie où il accomplissait sa mission pédagogique. Précieux à plus d'un titre, comme l'expliquent les présentateurs : d'une part, parce que le manuscrit en a été retrouvé par hasard, et arraché *in extremis* à la disparition totale à la faveur de l'incendie qui a ravagé une ancienne école française de la région ; d'autre part, parce qu'il comble de façon appréciable l'insuffisance des informations concernant le secteur de Sidi Aïch. Cependant, sa portée va bien au-delà, dès lors qu'il est accessible au plus grand nombre. Il devra en particulier contribuer à ce « mouvement "d'invention des sources" » que F. Colonna observe dans la société algérienne actuelle qui, sans doute, est obligée à une telle démarche pour surmonter son état de crise notoire.

Du point de vue historique, l'importance de ce livre est également indiscutable. Il renseigne sur la colonisation française, bien sûr, mais surtout, sur l'un de ses instruments privilégiés, les instituteurs français (et, plus tard, indigènes), ces « missionnaires laïques » en charge de son ambition civilisatrice des peuples. De fait, peut-être par leur ambiguïté même, ces instituteurs furent vraisemblablement les meilleurs intermédiaires entre la France coloniale et les populations autochtones ;

ils furent aussi les plus persuasifs quant à la « bonne foi » avec laquelle elle réalisait son œuvre de conquête la plus profonde, la plus durable, celle des « esprits ».

Cela étant – et le fait mérite d’être souligné, comme le font à bon escient les présentateurs -, cette monographie produite par un instituteur métropolitain récemment débarqué dans la colonie relevait d’une sorte de « tradition » d’écriture qui avait commencé en France même. Dès les années 1860 en effet, les instituteurs exerçant dans les campagnes étaient incités par le ministre de l’instruction publique à rédiger des monographies de « leur » village conformément à un schéma établi (description géographique, activités économiques, description ethnographique, démographie), à même de répondre à une exigence de « rigueur scientifique » et d’« exhaustivité ». Or, l’on sait, par ailleurs, que cela correspond à la période où le pouvoir central, tout préoccupé de venir à bout des particularismes linguistiques et culturels locaux pour asseoir l’Etat sur des structures inébranlables, s’est attaché à intégrer les régions dans un « moule » identitaire commun, notamment, par l’imposition d’une langue nationale appelée à supplanter les langues régionales (ou « patois »), ce, déjà dans les cours d’écoles où celles-ci finiront par être bannies. C’est dire qu’il existe une similitude indéniable entre le processus colonial opérant à l’extérieur des frontières de l’hexagone et l’entreprise de centralisation, d’uniformisation linguistique et socioculturelle - d’aucuns ont parlé d’« endocolonialisme » -, qui se menait à l’intérieur.

En définitive, ce livre – y compris les quelques photographies anciennes insérées à la fin - nous apprend plus sur la pensée, la vision, les pratiques et les idéologies coloniales, que sur le pays de Sidi Aïch et ses habitants séculaires tels qu’ils furent en eux-mêmes. Son intérêt étant ainsi précisé, il constitue à coup sûr un document original dans tous les sens du terme.

**Nadia Mohia**